

aussi distraction, jeu sur les émotions et les identifications, plaisir de la lecture. Le goût de lire se constitue par cette veine dans l'enfance (voir les autobiographies d'écrivains) et les lectures de détente des adultes en attestent. Cela ne peut que renvoyer – au moins partiellement – aux désirs et aux fantasmes du sujet. Pourquoi le condamner ? Dans ce cadre, le roman policier assume trois fonctions complémentaires : il offre des figures d'identification aux lecteurs ; il est un pourvoyeur de thèmes et de personnages que la littérature légitime (voir le Nouveau Roman) ou que les romans policiers de recherche pourront transformer (en les parodiant, en les complexifiant, en les déconstruisant) ; il est le lieu d'un travail technique efficace sur les émotions que la littérature pourra reprendre ou métamorphoser.

3.2 La mort dans ses œuvres

Plus fondamentalement encore, le roman policier est la mise en scène d'un monde noir comme l'attestent ses couvertures ou ses désignations (roman noir). Jean-Patrick Manchette (dans l'entretien précédemment cité, p. 102) écrivait : « Bien entendu le roman policier a pour particularité de prendre toujours pour sujet le négatif social, réifié en crimes et délits. » Son univers est celui de la nuit, des meurtres, de l'envers d'une histoire officielle, légale, et sans problème... C'est celui du dessous des cartes, de la face cachée des gens, des secrets, des lieux et des personnages marginaux... C'est celui des passions illicites ou inavouées, des désirs les plus fous, de l'infraction sociale...

En cela, surtout dans le suspense et le roman noir, le roman policier travaille incessamment thanatos, la pulsion de mort. Si, comme le pensent certains, éros et thanatos sont à la base de toute vie psychique et de toute création, on comprend mieux la fascination qu'exerce ce genre pour ses lecteurs et pour la littérature en général.

La mort, qui hante toute notre littérature, est ici l'objet premier que l'on soumet à d'innombrables variations, soit pour l'exorciser (la clarifier dans l'énigme, l'empêcher de se produire dans le suspense), soit pour l'affronter en sachant qu'elle finit toujours par triompher (dans le roman noir). Le privé du roman de P. Benjamin, *Fausse Balle*, conclut d'ailleurs : « Les circonstances m'avaient transformé en porteur de mort et j'étais à présent cerné par les fantômes que j'avais créés. »

Ainsi, à l'opposé des fantasmes de toute-puissance et des illusions, le roman noir rappelle aussi le négatif de la société et celui que nous portons en nous, la mort qui nous accompagne et à laquelle nous

n'échapperons pas. En cela, il participe de la conscience critique et de la vision tragique qui sont constitutives de notre littérature.

3.3 La conscience critique

Cette conscience critique est un argument avancé par nombre d'auteurs et de lecteurs pour défendre le genre. À l'opposé d'une vision euphorisante, ils mettent en avant la critique sociale qui parcourt le roman policier de Dashiell Hammett et Raymond Chandler au néo-polar français, héritier de mai 1968.

Indéniablement, l'ancrage sociopolitique et la dimension critique existent dans le genre. En témoignent aussi bien les liens avec les faits divers et l'actualité que les thèmes étudiés (délinquance, racisme, corruption...) ou le discours de nombre d'auteurs et de lecteurs. Des écrivains actuels comme D. Daeninckx, J.-F. Vilar, T. Jonquet... en administrent des preuves constantes.

Il convient d'y ajouter les personnages de perdants, les fameux *losers* du roman noir. Le personnage principal – loin d'être seulement un héros mythique – a lutté en fonction de ses valeurs contre un monde dégradé. Marginalisé, ses valeurs elles-mêmes sont devenues objet d'interrogation. On reconnaîtra ici ce qui, selon certains sociologues de la littérature (Lukacs, Goldman...), constitue l'existence même du personnage romanesque contrairement au héros épique (sûr de ses valeurs et représentant de sa communauté dans un monde non problématique). Ainsi, un des personnages les plus typiques du roman policier serait justement emblématique du fonctionnement du roman en général...

Le perdant, cet antihéros solitaire luttant sans illusion, serait aussi, selon les mêmes sociologues, une explication possible du goût de certains intellectuels pour cette catégorie romanesque. À sa façon, il renverrait l'image d'une « conscience malheureuse », figure dans laquelle se reconnaissent nombre de lettrés, s'estimant insuffisamment écoutés et reconnus... estimant aussi que leurs dénonciations de la société sont trop peu prises en compte.

De façon intéressante, la conscience critique s'articulerait ainsi – au travers du *loser* – à l'identification et à l'imaginaire à l'œuvre, cette fois-ci, dans le monde intellectuel...